

les plaines de la Flandre jonchées de morts ; Adi mand, Anglais et Flamands, qui, avant la bataille, s'étaient partagé la France, fuyaient de toutes parts, suivant de loin leur chef, l'empereur Othon. Le roi vainqueur regagnait son camp, lorsqu'un chevalier, teint de sang, vint déposer à ses pieds une brassée de drapeaux allemands : on les compta, il y en avait douze. Philippe-Auguste, montrant au blessé les aigles impériales, brodées sur les bannières, lui dit : "Gardes-les, elles sont tiennes," puis de son doigt trempé dans le sang du vassal, il teignit de rouge la croix d'argent qui coupait son écusson. Depuis ce jour-là, une croix de gueule et seize aiglettes ou alérions (l'écusson en portait déjà quatre), ont formé les armes des Montmorency.

Ce rude moissonneur de drapeaux était Mathieu II, petit-fils de ce Mathieu connétable à qui les Etats généraux, pour la sécurité du roi mineur, avaient fait épouser Alix de Savoie, veuve du roi Louis le Gros.

Quel écusson que celui formé avec le sang et les trophées de Bouvines, de cette journée unique dans nos annales où, pour la première fois, noblesse, milice, et gens d'église coururent ensemble vers leur souverain pour résister à l'étranger envahisseur ! La France, depuis Hugues Capet, n'avait eu qu'un suzerain : à partir de Bouvines, elle eut un vrai roi ; elle n'était qu'un amas de fiefs, elle devint nation.

Quatre ans après, Mathieu reçut comme son aïeul l'épée de connétable : elle ne connut guère son fourreau et chevaucha nue, en la main de son maître, de Saintonge en Langue-doc, de Champagne en Bretagne, de la Marche en Auvergne.

Philippe-Auguste était mort et son fils allait trop vite le suivre à Saint-Denis. La chronique de Mouske nous peint Louis VIII sur son lit de mort à Montpensier. Le cœur du pauvre roi se serrait, car son fils aîné n'avait que onze ans : l'enfant était bien petit et les vassaux étaient bien grands ; les temps étaient durs pour les orphelins.

Et Mahius de Montmorency
Proia-t-il que par sa mercy
Préfix en garde son enfant
Et Mahius l'otroya en plorant.

Si jamais serment fait à un mourant fut gardé, c'est celui-là. Dans l'orangeuse minorité qui commençait, Blanche de Castille n'eut pas d'auxiliaire plus fidèle, le petit roi Louis n'eut pas de sujet plus soumis que ce redoutable homme de guerre qu'on a surnommé le Grand-Connétable, notre Cid à nous. Quand il mourut, il se trouvait, par ses alliances et par celles de sa famille, grand-oncle, beau-frère, neveu et petit-fils de deux empereurs et de six rois.

Dans ce frère d'armes de Philippe-Auguste et de Louis VIII, dans ce protecteur de l'enfant orphelin qui fut saint Louis, n'y a-t-il pas de quoi illustrer toute une race ? Et cependant, ce n'est qu'un des anneaux de la prodigieuse chaîne qui vient de finir avec le prince de Montmorency-Luxembourg, mort il y a quelques jours : étonnante succession de quarante générations qui, dans le cours de neuf siècles, ont tenu six épées de connétables et seize bâtons de maréchaux, maniés les insignes de presque toutes les grandes charges de la couronne, trainé vingt manteaux de pairs, porté les colliers de tous les ordres de l'Europe et n'ont pas compté leurs duchés.

La race du connétable Anne et de ses cinq fils disparaît en 1632 par la mort de Henri ; mais la famille se perpétue du côté des femmes, sous le nom des Luxembourg, des Condé et des Laval.

" Dans la branche des de Laval, dit M. de Bonnechose, les illustrations n'abondent pas moins ; la postérité doit y saluer avec respect le premier évêque de Québec, le pieux François de Laval et les maréchaux du nom."

Après avoir raconté la fin du dernier des Montmorency qui vient de disparaître, M. de Bonnechose ajoute :

Et maintenant tous on vécu. D'eux, il ne reste vivant que leur nom : ils l'avaient semé partout. Les murs écroulés de Constantinople, de Saint-Jean d'Arc, de Tunis, de Jérusalem, ont dû en garder l'écho. L'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'ont entendu retentir, pendant des siècles, sur tous les champs de bataille ; l'Europe entière le connaît et l'honore. Il existe encore, ce grand souvenir, dans cette France d'au-delà l'Atlantique, qui garde pieusement le culte des gloires de la vieille mère-patrie : il vit là-bas dans le nom de cette grande université de Montmorency-Laval, véritable foyer de la nationalité franco-canadienne ; il y vivra aussi longtemps que le fougueux Montmorency lancera dans l'abîme ses flots écumeux.

Ces belles pages nous ont fait éprouver un enthousiasme qui sera partagé par tous ceux qui les liront.

La fin des Montmorency est un charmant bouquet de fleurs exquises jeté sur la tombe glorieuse d'une des plus illustres familles que le monde ait produites.

Nous conseillons à nos lecteurs de prouver à M. de Bonnechose que nous savons apprécier ses talents et sa bienveillance à

notre égard, en nous procurant tout ce qu'il produit. *La fin des Montmorency* est une petite brochure de 16 pages, facile à avoir.

L.-O. DAVID.

NOS GRAVURES

Charles Baillaigé

Dans toutes les branches, les sciences comme les lettres et les arts, nous avons maintenant des hommes dont les œuvres excitent l'attention des autres peuples. Il est heureux que des voix étrangères viennent de temps à autre nous révéler les richesses intellectuelles que nous possédons, un peu sans le savoir, que la renommée au cent bouches fasse connaître au monde des talents qui ne peuvent trouver, dans notre société pauvre et peu instruite, l'encouragement qu'ils méritent.

Pour être devenu si remarquable dans une science si difficile à apprendre, sans avoir à sa disposition les ressources immenses affectées à ceux qui s'y livrent en Europe, il a fallu que M. Baillaigé eût plus que du talent, mais du génie.

Aussi, il nous a fait plaisir de voir le portrait de M. Baillaigé figurer à côté d'hommes illustres en Europe, dans un journal scientifique et littéraire d'Italie, et d'y lire les éloges flatteurs adressés à notre compatriote. Nous empruntons à l'*Evénement*, de Québec, la traduction de l'article du journal italien que voici :

L'INGÉNIEUR CHARLES BAILLAIGÉ

L'ingénieur Charles Baillaigé est l'un des mathématiciens les plus remarquables de notre époque.

Né au Canada, il a une renommée qui est répandue dans l'ancien et le nouveau monde, et très-nombreux sont ses admirateurs parmi lesquels le rédacteur de cette esquisse ne vient pas en dernier lieu.

M. Baillaigé a commencé sa vie scientifique à l'âge de 14 ans, en se construisant une voiture mécanique avec laquelle il faisait de longs trajets dans son pays natal.

Géomètre à 20 ans, puis ingénieur, il fut tellement aimé dans sa patrie, que les meilleurs monuments publics du Canada sont dus à son génie et à ses études supérieures.

Mais ce qui l'a fait connaître surtout en Europe, a été la découverte d'une formule unique au moyen de laquelle on peut trouver le cubage, le volume d'un corps géométrique. Tout en nous réservant de faire connaître à nos lecteurs une découverte qui simplifie merveilleusement une étude très-abstruite, telle que celle des volumes des différents corps, une série interminable de formules réduites à une seule, et d'une précision vraiment mathématique, disons, néanmoins, que les plus grands géomètres ont donné beaucoup d'éloges très-mérités à l'ingénieur Baillaigé.

Honoré dans différentes expositions universelles, orné de plusieurs décorations académiques, loué dans des lettres de ministres, d'ambassadeurs et autres personnalités, l'ami-propre de l'illustre ingénieur Baillaigé doit sans doute être satisfait. En traçant cette courte esquisse biographique, nous devons dire que nous avons de lui plusieurs publications écrites dans diverses langues et renfermées dans des volumes considérables. En les lisant, nous avons fortifié notre intelligence de connaissances profondes. Le Canada peut, avec raison, être fier de l'ingénieur Baillaigé, parce que, dans sa branche, il n'est pas surpassé ni susceptible de l'être.

M. Charles Baillaigé est né à Québec, en 1827, de M. P. F. Baillaigé, originaire d'Angin, en France. Il montra, dès son bas âge, des aptitudes spéciales pour le calcul et la mécanique.

A l'âge de 17 ans, il construisait de ses propres mains une voiture à vapeur avec laquelle il parcourait les rues de Québec et les environs de cette ville.

A 21 ans, il recevait son diplôme d'arpenteur-géomètre à la suite d'un cours d'études classiques et scientifiques au Séminaire de Québec, et d'un apprentissage de cinq années, sous feu Thomas Baillaigé, architecte et sculpteur.

Appelé à préparer des plans pour des églises et autres édifices, il se fit, en peu de temps, une réputation d'architecte. En 1863, il était réposé à la construction des édifices parlementaires d'Ottawa, avec un traitement de \$4,000 par année.

C'est comme géomètre ou mathématicien surtout qu'il est vraiment remarquable, et qu'il s'est fait un nom, même en Europe.

Il a écrit sur la géométrie, la trigonométrie et les mathématiques en général, des

ouvrages fort admirés des connaisseurs. Non-content d'apprendre ce qui est connu dans une science aujourd'hui si avancée, il a fait ce que les savants et les académies de l'Europe cherchaient vainement ; il a fait une découverte dans une science où il semble que le génie de l'homme ne pouvait pas aller plus loin : il a trouvé le secret de mesurer tous les corps par une seule et même formule.

Son tableau stéréométrique est un chef-d'œuvre qui le place au premier rang parmi les savants du monde entier. Les diplômes et médailles d'honneur qu'il reçoit de tous côtés des gouvernements les plus puissants et des sociétés les plus illustres, montrent le cas que l'on fait de sa découverte.

Il est assez curieux que les savants d'Europe soient devancés par un Canadien-français dans une science si peu cultivée parmi nous. C'est un honneur pour lui et pour son pays.

L.-O. D

Le Dr A. M. Ross

L'Illustrazione Italiana, publiée à Rome et à Milan, Italie, contenait dans son numéro de septembre 1876, un excellent portrait du Dr A. M. Ross, le célèbre naturaliste canadien, et un bel éloge de ses travaux et de ses succès.

Depuis cette époque, la renommée du docteur n'a fait que s'accroître, et elle brillera probablement du plus vif éclat lors de l'Exposition universelle de Paris, où le docteur doit soumettre à l'admiration des savants de riches et nombreux échantillons de la faune et de la flore canadiennes.

Le nom du Dr Ross est acquis au Canada comme une de ses illustrations les plus brillantes et les plus pures.

Aucun savant, des deux Amériques, n'a reçu plus de témoignages d'estime de ses confrères, ni autant de décorations de la part des souverains. Il fait partie de presque toutes les sociétés scientifiques de l'Europe.

Le roi d'Italie l'a créé chevalier de la Couronne Royale d'Italie ; le roi de Portugal, chevalier-commandeur de l'Ordre Militaire de la Conception ; le roi de Grèce, chevalier de l'Ordre Très-Noble du Rédempteur ; l'ex-roi de Saxe, chevalier de l'Ordre Royal d'Albert ; l'empereur de Russie, membre de l'Ordre Royal et Impérial de Sainte-Anne. Le Danemark, l'Autriche et l'Egypte lui ont décerné des diplômes et des médailles d'honneur.

Plusieurs de ses nombreux écrits ont été traduits en français et en italien, et leur reproduction a répandu dans toute l'Europe les notions les plus utiles sur les richesses inépuisables de notre sol.

Nous sommes heureux d'offrir le portrait du docteur, d'après sa plus récente photographie, aux abonnés de *L'Opinion Publique*.

Le Colonel Allet

Tous les vils mercenaires qui, de 1860 à 1870, formèrent partie du plus beau Régiment des temps modernes, pleurent en ce moment la perte de leur regretté Colonel, M. Eugène Allet, décédé le 22 mars dernier.

Le nom de M. Allet, nous pouvons le dire sans crainte, est pour tous ces jeunes gens de la chrétienté synonyme d'honneur, de loyauté et de la plus persévérante dévotion.

Depuis le jour où il prit le commandement des Zouaves-Pontificaux, plus de 10,000 jeunes gens de toutes les parties du monde le reconquirent comme leur chef. Aussi, nous savons que sa mort a frappé au cœur chacun de ceux qui eurent l'honneur de combattre sous ses ordres.

Descendant d'une vieille et fière maison de l'antique Suisse, dont un ancêtre avait combattu sous Henri IV à Ivry, notre Colonel avait conservé comme précieux héritage cette vertu des nobles cœurs : l'attachement aux causes justes et malheureuses ; sa foi inaltérable apparaissait partout, et jusqu'aux jours les plus terribles de la passion révolutionnaire, jusqu'aux derniers moments de la victoire du fort contre le faible, et quelques heures avant sa mort, cette foi resplendissait dans tout son éclat.

Sa foi, donc, envers la Papauté, que pendant plus de trente ans il avait servi avec tant d'ardeur, se rajeunissait encore à l'élection de Léon XIII. Notre chef télégraphiait à l'avènement de ce Pontife le message suivant :

Les Zouaves-Pontificaux déposent aux pieds du Saint-Père leurs félicitations avec l'hommage de leur fidélité et de leur dévouement.

(Signé) COLONEL ALLET.

Le Saint-Père en accusait réception en ces termes :

Le Saint-Père remercie vivement les Zouaves-Pontificaux de leurs félicitations, et les bénit de tout son cœur.

(Signé) CARDINAL FRANCHI.

Son espérance en des jours meilleurs ne se démentit jamais ; encore dernièrement, il disait à l'un de nos camarades qui avait le bonheur de le visiter à Louèche :

En me montrant le drapeau du régiment qu'il conserve chez lui, il me disait : " Dites bien à mes braves Canadiens que, comme eux, je suis toujours prêt, et qu'au premier appel nous nous réunirons autour de ce drapeau ; dites-leur bien, ajouta-t-il, en me montrant le *Bulletin de l'Union Allet*, qui était sur sa table, que je suis heureux de voir que ces bons enfants aient conservé parmi eux les traditions du régiment en fondant cette Union à laquelle ils m'ont associé intimement en lui donnant mon nom, honneur pour lequel je les remercie du fond de mon cœur. Qu'ils continuent à poursuivre le but de cette association, la défense de l'Eglise et la revendication de ses droits, et répétez-leur ce que je leur ai déjà écrit, que je m'associe de cœur et d'intention à leurs travaux."

Son amour pour l'Eglise, pour le Pape étaient pour nous de journalière expérience. Nous nous le rappelons encore, genou en terre devant Pie IX, nous admirons encore sa taille grande et majestueuse, empreinte de cette bonté dont un père seul et un père de soldats peut être doué ; sa bonhomie chevaleresque, fière, loyale ; enfin pour nous ses enfants, il nous reste le souvenir d'un homme dont nous aurions tous voulu être de dignes fils.

Pie IX et Allet, deux hommes dont le régiment unira toujours les deux noms dans une sainte et amoureuse accolade !

Le colonel Allet avait foi en la Papauté, ses espérances n'ont jamais défailli ; son amour croissait en raison des difficultés, des malheurs. Un autre amour en découla, c'était l'amour de son régiment. En 1869, quatre mille jeunes gens étaient sous ses ordres. Lorsqu'on vint lui offrir le grade de général, il sut répondre qu'il n'y avait qu'un seul colonel de zouaves et qu'il préférerait ce grade à tout autre. Cette réponse honore le régiment, certes, mais ne prouve-t-elle pas cet amour qu'il nous portait et dont, je puis dire, chacun de nous qui l'avons approché a ressenti les effets ?

Aussi, n'est-il pas étonnant si nous verions un pleur sincère sur cette tombe qui vient de s'ouvrir.

Son amour pour Pie IX était immense. Nous ne doutons pas un instant que la mort du Pontife bien-aimé n'ait accéléré le trépas de celui qui fut notre chef. Mais enfin, la providence a déterminé qu'à peu de distance, ces deux hommes qui se sont tant aimés se rencontrent dans la patrie éternelle pour veiller là-haut sur les destinées du régiment qui leur fut à tous deux si dévoué.

Le colonel, sans peur et sans reproche, du régiment des Zouaves-Pontificaux était un admirable chrétien. Mort, muni de tous les sacrements de l'Eglise, il est allé là-haut recueillir la palme qu'il avait si bien méritée, et chante, sans aucun doute, le *Bonum certamen certavi*.

Les Zouaves canadiens ont voulu honorer leur association de son nom, et l'*Union Allet* s'en est fait une gloire et une force ; ils continueront, sous les auspices du nom vénéré de leur ancien chef, d'aimer l'Eglise, le Pape, d'espérer en les divines promesses qui ne peuvent jamais faillir.

Une démonstration funèbre, à laquelle sera convoqué le public catholique de cette ville, aura lieu bientôt, et nous ne doutons pas que les catholiques sauront honorer comme il le faut la mémoire d'un homme qui a aimé par-dessus tout l'Eglise et son cher régiment, défenseur de l'Eglise.

Il faut prier pour nos morts et garder devant nos yeux leurs exemples.

Z. P. C.